

Souvenirs d'une normalienne

Yolande D. Bonenfant

Volume 3, Number 4, Winter 1988

L'éveil culturel de l'entre-deux-guerres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7088ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonenfant, Y. D. (1988). Souvenirs d'une normalienne. *Cap-aux-Diamants*, 3(4), 11–12.

SOUVENIRS D'UNE NORMALIENNE

par Yolande D. Bonenfant*

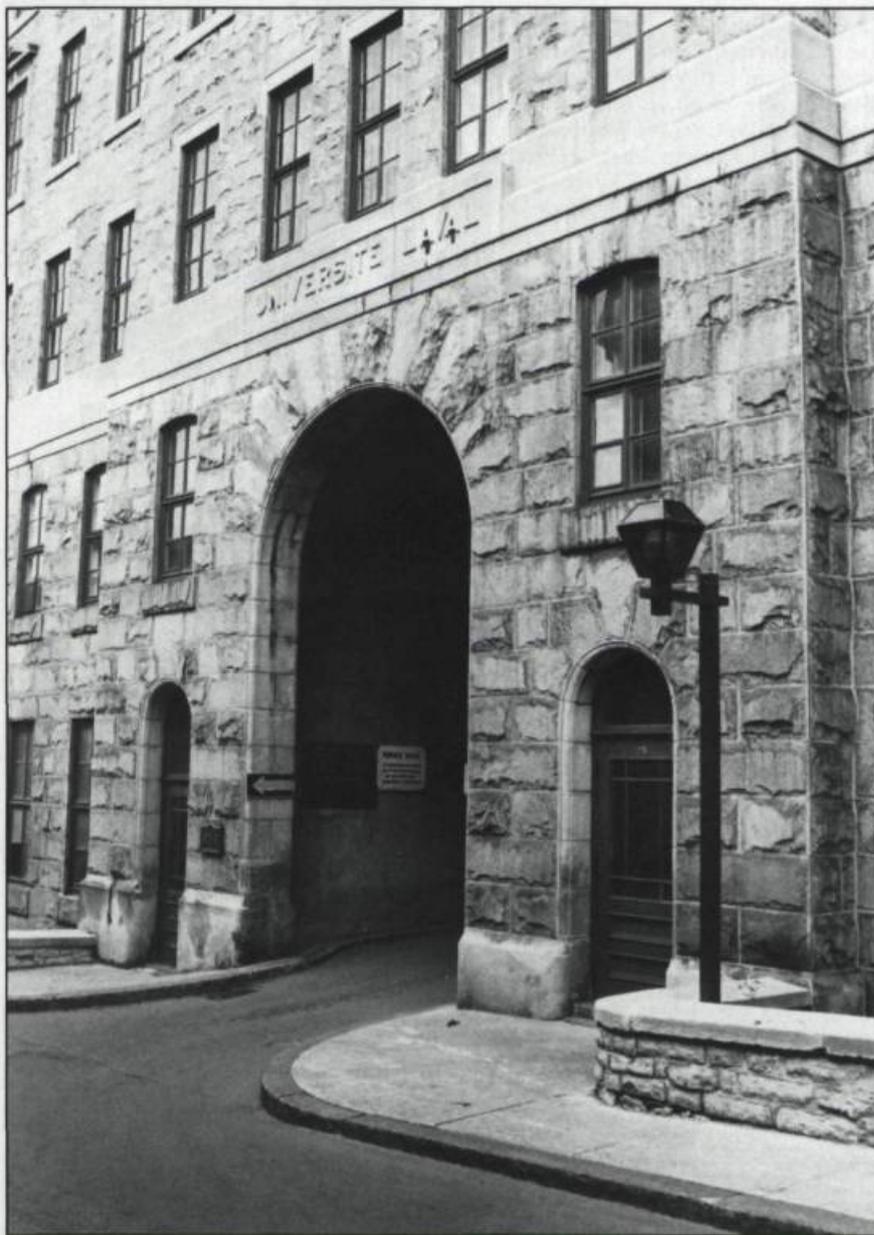
Avant la faculté des Lettres, il y avait quoi? Est-il vrai que les femmes étaient admises à l'université à une époque aussi reculée? Après de sérieux efforts de mémoire et quelques vieux souvenirs remués avec des amis de ce temps-là, il me plaît d'évoquer, avec un peu de nostalgie, ces déjà lointaines années, agréables entre toutes.

L'enseignement des lettres se faisait alors à un département de la faculté des Arts qui portait le prestigieux vocable d'École normale supérieure. L'adresse: 17 rue Ste-Famille (celle aussi de la faculté de Droit), et j'habitais en face au numéro 18. L'importance accordée par mon père, Alphonse Désilets, à la littérature, mes dispositions et goûts naturels et cette providentielle proximité, tout concourait à m'y acheminer; j'y fus comme tout naturellement.

Au début de l'année on allait, par la ruelle sous le porche, s'inscrire au Secrétariat de l'université. Le titulaire en était l'abbé Arthur Maheux.

Le cours intégral se divisait en grec, latin, français et langues étrangères. La licence pouvait s'obtenir après deux ans d'études et des examens réussis. Justement Luc Lacoursière (un des futurs créateurs des Archives de folklore) venait de décrocher la sienne, brillamment bien entendu. Mais l'on pouvait également s'inscrire plus simplement, comme auditeur libre, choisir sa ou ses séries de cours, et filer durant plusieurs semestres sans avoir à redouter les affres d'un examen périodique. C'est ce que je fis dès 1934, après mes années de pensionnat aux Ursulines, «pour parfaire ma culture» comme disait mon père. J'optai (c'était plus dans mes cordes) pour le français et une langue seconde, l'italien.

Le professeur de littérature française était lui-même un Français, comme d'ailleurs ceux de grec et de latin. Seule la chaire des langues étrangères appartenait à un autochtone. Ce polyglotte universel, célibataire un peu mystérieux, c'était monsieur Jos. Belleau. Archi-occupé puisque il enseignait à de multiples groupes, il arrivait à se bâtir un horaire, compliqué par la diversité et l'inégalité des inscriptions: au début de l'année, vingt élèves en russe, et en italien nous étions...deux! J'invitais parfois l'autre étudiante et le cours avait lieu chez-moi. D'autres fois encore, le professeur et moi nous nous rendions chez ma compagne et, devant un beau feu de cheminée, tout en



Porche de la rue de l'Université. Vue partielle (à droite) de l'École normale supérieure. (Inventaire des Biens culturels).

sirotant une tasse de thé, nous plongeons dans l'enfer de Dante ou flottions dans le ciel avec ses bienheureux car notre «manuel scolaire», c'était la Divine Comédie.

Nos bons vieux professeurs

Le professeur de littérature française oeuvrait dans une vraie salle de cours comme du reste tous les autres enseignants: c'était

Auguste Viatte. Mince et nerveux, les cheveux noirs en brosse, fine moustache, d'épaisses lunettes, il arborait un visage souriant. Son cours attirait plusieurs auditeurs libres qui, joints aux étudiants réguliers, constituaient une importante assemblée.

*Bénévole au Musée du Séminaire de Québec et au Musée des Ursulines.

C'est ainsi que j'eus comme confrères et consœurs, entre autres, le frère Clément Lockquell (destiné à l'enseignement et à l'écriture, futur doyen de la faculté de Commerce à Laval), l'abbé Saint-Georges Bergeron (qui venait tâter des lettres françaises avant d'enseigner l'anglais au Petit séminaire), Paul-Henri Lamarre (futur professeur de carrière à l'université), Marthe Lépine (auditeur libre par amour de Paul-Henri Lamarre qu'elle devait épouser peu après), Pierre Chaloult qui se destinait au journalisme et plus tard au métier d'historien, Eileen Bettesworth, particulièrement jolie, je m'en souviens. Plusieurs étudiants de la faculté de Droit (où dans ce temps-là l'étalement des cours laissait plus de loisirs) suivaient les leçons du professeur Viatte: Guy Roberge, Lorenzo Paré, Simon Parent et d'autres... Jean-Charles Bonenfant y venait de temps en temps quand le lui permettaient ses doubles fonctions: études en droit et journaliste à l'Événement, ceci pour défrayer cela. Parfois, l'épouse du professeur, Madame Viatte, se joignait à l'auditoire, souriante elle aussi, douce et silencieuse, très attentive aux paroles du maître.

Il n'enseignait pas (c'eût été peine perdue) les auteurs très célèbres, anciens ou modernes, que l'on était censé connaître depuis nos études antérieures. Il nous faisait



Le secrétaire de la faculté des Arts vers 1930, l'abbé Arthur Mabeux. (Archives nationales du Québec).

plutôt découvrir des écrivains remarquables mais plus obscurs, que nous aurions peut-être jamais fréquentés sans lui, tel Agrippa d'Aubigné, grand-père de Madame de Maintenon.

Je prenais des notes et des notes que je transcrivais avec soin pendant des heures, une fois revenue chez-moi. J'effectuais les lectures recommandées et d'autres aussi, bien sûr, car nous lisions tous beaucoup, après quoi nous discussions, commentions, plaisantions. Quel joli temps c'était où la plus franche camaraderie pouvait s'épanouir intelligemment en littérature!

Le titulaire du latin était Lechevalier et celui du grec, Dufresne, un tout jeune homme que tout le monde appelait Toto. Comme plusieurs de leurs élèves étaient aussi nos confrères en français, un simple «viens-tu?» de leur part suffisait à nous amener assister parfois à un cours de l'autre série. Je me souviens de Lechevalier, grand, le cou étroit, sérieux, doctoral, et totalement entiché des lettres de Cicéron. Quant à Toto Dufresne, je le revois aussi, teint rosé, cheveux bouclés et, par timidité sans doute, triturant son mouchoir qu'il déposait ensuite, tout chiffonné, devant lui sur la tribune.

Après la cloche

Après les cours, nous allions parfois au Cercle universitaire alors dans la rue Couillard. Les garçons prenaient une bière et moi...je ne sais plus, rien probablement, l'ambiance et la compagnie suffisant à ma joie.

Hors les cours, nous collaborions au journal des étudiants qui s'appelait le Bérét; nous suivions assidûment les «mardis universitaires» à la Salle des promotions. Nous organisions des débats oratoires. En 1934, Madeleine Frémont fut la première à participer à un débat mixte à l'Université Laval. En 1935, je faisais partie du deuxième (que j'ai d'ailleurs perdu). Mon coéquipier était un garçon charmant, bourré de talents, poète, musicien, Raymond Grenier (décédé en 1986). Contre nous, Yves Vien et Germaine Bundock, les vainqueurs. Je me rappelle les noms de ceux qui constituaient le jury: Madame Frémont (mère de la concurrente de l'année précédente), René Garneau et Antoine Rivard. «Vote majoritaire mais non unanime» avait dit ce dernier en prononçant le verdict, ce qui nous procurait quand même une légère consolation.

Oui, j'ai fréquenté l'université en ces temps lointains; j'y ai passé des heures heureuses dont je garde un souvenir charmant. Des amitiés se sont forgées là qui durent encore aujourd'hui. Et ce bon Auguste Viatte (son épouse est décédée depuis longtemps, mais lui vit toujours à Paris, rue Cassette), évoque parfois, je l'espère, ce beau temps canadien de l'École normale supérieure et le groupe d'étudiants fervents qui avaient fait de la littérature le plus bel élément de leurs «facultés»...avant la lettre. ♦

Le Bérét

JOURNAL OFFICIEL DE L'ASSOCIATION DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ LAVAL, INC.

"EXCELLE ET TU VIVRAS"

Rédaction et Administration: "LE BÉRÉT", Université Laval, Québec.
Le "Bérét" est publié en vertu de l'Article 22 de la Loi sur le Québec.

Administrateur: R. LEFLOUREAU, E.E.D.
Membre: J.-C. BONENFANT, E.E.D.
Conseillers: ANTOINE LÉVESQUE, E.E.D., J.-J. GEORGE, O.E.S.E.

No 4 QUÉBEC, 21 OCTOBRE 1932 Abonnements: \$3.00 - Prix: 5 sous

"LE BÉRÉT"

ORGANE DE L'A. G. E. L.

Un fait accompli. Le Bérét est devenu l'organe et la voix de l'A. G. E. L.

Par un étudiant, notre journal hebdomadaire a accompli, en ce qui concerne son contenu, ce que nous attendions de lui. Il est devenu un organe de l'Association des Étudiants de Laval et non un simple journal d'étudiants. Il est devenu un organe de l'Association des Étudiants de Laval et non un simple journal d'étudiants.

En marge d'un livre

Par BEAUCOEUR, E.E.D.

Aristide Briand, c'est le titre du dernier volume de Victor Marguerite. Marguerite, par les années passées, s'était plutôt complu dans le roman et même le roman paroxysmique. La Femme en Chemise, dont la Garçonne, l'avait, non sans raison, classé parmi les romanciers de la plus basse catégorie. Degrade dans l'opinion française qui est plutôt large en morale, ayant même, je crois, perdu sa mesure à la suite de ses derniers bouquins, Marguerite se sans doute voulu redorer son blason avec Aristide Briand.

Ouvrage d'historien avant tout, elle ne se dégage pas tout à fait de partialité. Asses facilement le lecteur s'a perçoit que l'écrivain n'a pas pu se dérober à certaines contingences. Son acrobaticisme et ses tendances socialistes percent tout le long du volume. Il faut tenir compte qu'un historien romancier, donc accoutumé à considérer subjectivement les événements, Marguerite ne pouvait difficilement faire œuvre de philosophe-historien, i.e. comprendre ses vus les événements objectivement.

Dans une belle langue et un style de la plus noble allure, Marguerite nous fait voir un Briand à lui, et au

GENERATION DE VIEILLARDS

Par J.-C. BONENFANT, E.E.D.

"Il se fut pas donné à un homme d'avoir tel un jeune homme."

Francis MAISON.

Si le mot jeunesse signifie plutôt un état d'âme qu'une tranche de vie on peut affirmer que certains hommes ont vécu éternellement jeunes tandis que d'autres sont nés porteurs de la mort.

C'est dans ce sens qu'il existe des générations de jeunes perpétuelles, celle des Péguy, des Massis, des Péguy, par exemple, et des générations de vieillards aés, dont la nôtre fait partie.

J'essaierai de découvrir que nous sommes des vieillards et je chercherai les causes de cette génération. En parlant de notre génération, j'entends d'abord surtout ce que je suis, c'est-à-dire, celle du Canada français, celle que j'ai rencontrée au collège, à l'Université et au fond de moi-même.

On dit que c'est à son indifférence que l'on reconnaît tout d'abord le jeune homme. La jeunesse, en effet, un préjudice à la vie pendant sa durée, on essaie tout les systèmes de pensée et d'action, on se paie le luxe de tous les dilettantismes. Dans le domaine religieux on se demande un jour si on évolue au milieu de mythes ou de réalités.

Page frontispice du journal Le Bérét (21 octobre 1932) publié par l'Association des étudiants de l'Université Laval. Jean-Charles Bonenfant y signe un article célèbre: «Génération de vieillards» (Archives de l'Université Laval).